

Les premières journées internationales de sociologie du travail furent organisées à Nantes en 1986 par le PIRTEMM, alors dirigé par A. d'Iribarne et D. Linhart, une création du Ministère de la Recherche. Après y avoir écouté deux discours soporifiques de directeurs de recherche au CNRS, un type que je ne connaissais pas mais dont j'avais lu certains travaux sur l'éducation et la promotion sociale prit la parole et délivra un exposé montrant qu'il avait tout lu, tout compris et surtout savait tracer des liens entre les œuvres qui échappaient même aux auteurs. C'était Claude.

Il publia cette intervention en 1987 dans *Sociologie du Travail* et, en 1991, *La Socialisation*, un grand livre qui présentait les mêmes caractéristiques que son intervention à Nantes, mais sur un domaine beaucoup plus vaste : capacité à approfondir les auteurs, lectures vastes indifférentes aux cloisonnements disciplinaires, invention à partir de ses synthèses et rapprochements (la double articulation) bref, le travail d'un professionnel remarquable.

Par la suite j'appris à le connaître. Il accepta de faire partie du bureau des fondateurs de l'ASES, et, tout en étant détaché au CEREQ, d'être notre représentant auprès de la Direction de la Recherche. Ce qui lui permit de produire avec Jean-Michel Chapoulie un remarquable (là encore) rapport sur la recherche en sociologie.

Je savais qu'il avait su diriger le CLERSE à Lille et ce n'était pas chose facile de faire travailler côte à côte des sociologues et des économistes, même hétérodoxes. Lorsque son détachement au CEREQ s'acheva nous le sollicitâmes, Alain Chenu et moi. Il était aussi demandé par Paris IX Dauphine et il fallut tout l'art de conviction de Jacqueline Bourget, qui l'avait connu à Lille, pour l'amener à nous choisir.

Bonne pioche : Claude était persuadé de l'importance d'un laboratoire de recherche qui intègre au plus tôt les étudiants dans ses réseaux, et de la nécessité de rapports les plus égalitaires possibles dans le laboratoire pour réussir cette arrivée de jeunes. Il prit en main l'organisation du labo, fixa le vendredi comme jour de réunion intangible, trouva un nom au laboratoire en nous évitant les longues dénominations que les autres membres proposaient, et, aidé de Christiane Rolle, découvrit Fontenay-le-Fleury et décida d'y organiser une semaine annuelle de discussion entre printanniers.

Le premier vendredi fut triste et presque paniquant : presque personne n'était au labo. Tous occupés par d'autres liens et travaux. Mais, grâce à sa persévérance et son insistance, trois semaines plus tard le pli était pris et Printemps, nouvellement baptisé, pouvait grandir, produire et se renouveler.

Avec Claude nous eûmes des accords et des désaccords : nous aimions tous deux le cinéma américain des années quarante (ah ! Gilda, ah ! Casablanca) Et nous étions tous deux indifférents au sort du PSG, lui parce que fidèle au Nord (le LOSC peut-être) et moi admirant depuis plus de quarante ans le Barça. En sociologie il tolérait les fonctionnalistes que je continue à considérer comme le niveau zéro de la pensée.

Le principal problème qui nous sépara lors de la fabrication de *Sociologie des Professions* - première manière- fut qu'il écrivait beaucoup plus vite et bien que moi qui arrivais essoufflé

à la fin d'un chapitre quand il en avait déjà écrit deux. Heureusement pour elle, Valérie Boussard pense et écrit aussi vite et bien que lui. Il n'y eut pas de frictions de ce côté-là.

C'est un grand patron de labo et excellent sociologue qui vient de nous quitter

Pierre Tripier